Lou Andreas-Salomé

Stéphane Michaud

Lou Andreas-Salomé

L'alliée de la vie

ÉDITION REVUE

Éditions du Seuil

© Dorothee Pfeiffer, Lou Andreas-Salomé-Archiv, Göttingen,
pour toutes les photographies reproduites

ISBN 978-2-7578-6529-3
(ISBN 978-2-02-023087-2, 1re publication)

© Éditions du Seuil, 2000,
et février 2017, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quelles splendeurs cette femme sait découvrir, quel profit elle tire de la rencontre en son juste temps avec les hommes et les livres : sa compréhension est une merveille ; l'intelligence de l'amour lui fait traverser intrépide les mystères les plus ardents, et ceux-ci, loin de lui faire aucun mal, l'illuminent de leur pur éclat. Notre première rencontre, qui remonte à bien des années déjà, fut pour moi déterminante : je ne connaissais alors et n'ai rencontré depuis personne qui ait à ce point la vie de son côté et qui, dans la douceur comme dans l'horreur, sache reconnaître l'unique force qui peut-être se travestit, mais ne cesse de vouloir donner, lors même qu'elle tue.

Rilke à Marie de la Tour et Taxis,
29 juillet 1913

Préface
à la présente édition

Une exceptionnelle notoriété accompagne aujourd'hui Lou Andreas-Salomé. L'éclat de sa vie et de sa pensée, les amitiés qu'elle a nouées dans les métropoles européennes, la part qu'elle a prise dans les grands mouvements intellectuels qui ont façonné notre modernité expliquent ce rayonnement. Relayé par l'édition, le cinéma et même l'opéra, il s'observe dans plus d'une langue et d'une culture. Comme il est naturel, il est intense en Allemagne, à laquelle Lou, pétersbourgeoise de naissance, est liée par ses origines familiales, la langue dans laquelle elle s'illustre comme écrivain et ses lieux de résidence les plus constants, Berlin et Göttingen. Les États-Unis, terre d'accueil de nombre d'écrivains et de psychanalystes chassés par les persécutions nazies, haut lieu aussi des mouvements féministes, ont de leur côté beaucoup fait pour la découverte de cette pionnière. La part qui revient à la France n'est pas moins essentielle. Qu'il suffise de rappeler le rêve auquel la jeune fille, dans la témérité de ses vingt ans, rallie deux brillants philosophes amoureux d'elle et auxquels elle résistera, Nietzsche et Paul Rée : s'établir à Paris pour y vivre l'utopie d'une Trinité intellectuelle. L'élan de la femme qui fut à la fois une grande amoureuse et une penseuse capable d'accompagner Freud sur les chemins escarpés de sa théorie aura trouvé en France, lointain berceau de

ses origines côté paternel, une réception attentive. Les études dont elle a été l'objet, jointes à sa beauté de Nordique qui conserva longtemps une étonnante jeunesse de traits, auront largement contribué à la faire connaître. Ajoutons que le nom Lou Salomé sonne familièrement aux oreilles françaises. Andreas, patronyme du mari dont elle accole le libellé à son nom de jeune fille, enrichit cet enracinement d'une composante orientale et germanique.

Journaliste, essayiste et romancière, femme de théâtre, Lou fut aussi une voyageuse. Elle a aimé les contacts et les rencontres. Ils touchent à la bohème, au monde de la peinture et, plus profondément encore, aux sphères philosophiques et médicales. Les amitiés féminines ont été chez notre Européenne, en Suède, en Russie, en Autriche, partout où elle est passée, un pôle constant. On ne s'étonnera donc pas de la multiplicité des portraits et des jugements qu'elle a suscités. Comment saisir le foyer intime du personnage dans la mosaïque que composent les regards des témoins et critiques ? Les biographies récentes – pas moins de cinq à Paris, pour les quinze dernières années –, inspirées par des options très diverses, parachèvent cette galerie de miroitements, au risque d'irréaliser un peu plus le modèle.

Reflets et miroitements

Le silence dans lequel l'écrivain s'était drapé à la fin de sa vie, pour échapper à l'atmosphère empoisonnée du temps, ne s'est pourtant pas effacé d'un coup. Sa mort en 1937 ne balaya ni la censure ni les obstacles à une publication sereine. Pour avoir été largement tissée dans l'étoffe de son temps, solidaire en particulier du destin de penseurs ou de poètes tels que Nietzsche, Rilke et Freud, la vie de Lou eut directement à souffrir des interdits qui entouraient ces grands hommes. Toute tentative d'infor-

mation se heurtait à une fin de non-recevoir : secrets de famille, s'abstenir ! La sœur de Nietzsche s'était battue bec et ongles pour proposer sa version de la vie et des textes du philosophe ; les descendants de Rilke défendirent avec le même acharnement l'inviolabilité des archives. Ernst Pfeiffer, l'ami des vieux jours de Lou, son exécuteur testamentaire chargé par elle d'éditer les écrits qu'elle avait retenus, a livré à partir des années 1950 une précieuse moisson d'inédits (Mémoires, Journaux, correspondance). Mais il était lié par un nécessaire devoir de réserve puisque nombre de personnes concernées vivaient encore. Et bientôt les questions des chercheurs, relatives notamment à la vie amoureuse sur laquelle il avait choisi de jeter un voile, le dressèrent en farouche gardien des secrets de son idole. L'Américain Peters, auteur d'une biographie pionnière, en fut la victime[1].

Où situer la femme et l'écrivain entre la figure idéalisée dessinée par Ernst Pfeiffer dans les marges de ses éditions expurgées et la « femme libre » brossée par la publiciste et romancière Françoise Giroud, auteur d'une biographie stimulante ? Un abîme sépare les deux interprètes, non moins passionnés l'un que l'autre dans l'admiration qu'ils vouent à leur modèle. Réservé par tempérament et fort de l'affectueuse intimité de la femme âgée et solitaire qui lui a ouvert son cœur et ses archives, Pfeiffer multiplie les prudences. Françoise Giroud les bouscule. Séduite par cette « pionnière dans l'art d'être soi », elle l'approche avec toute la partialité d'une femme qu'agace la pudeur des érudits et, ajoute-t-elle, leurs peu crédibles versions d'une vie sentimentale exposée. N'ont-ils pas, eux aussi, leurs partis pris inavoués ? Françoise Giroud suggère

1. Heinz Frederick Peters, *Ma sœur, mon épouse*, trad. fr. par Léo Lack, Gallimard, 1967, nombreuses rééditions (éd. originale, *My Sister, my Spouse*, New York, 1962).

donc une autre hypothèse : Lou, qui a grandi seule fille et petite dernière d'une famille nombreuse, entre un père qui la dorlotait et cinq frères, aurait été « effleurée de quelque manière par l'inceste dans son très jeune âge » ; de là son anorexie, la frigidité dont elle a été affectée et avec laquelle deux hommes dont elle est charnellement amoureuse l'aident à rompre autour de ses trente-cinq ans : Rilke et un neurologue viennois, le Dr. Pineles, aux côtés duquel elle passe plus de dix ans. Ainsi s'expliquerait la manière dont la quinquagénaire, énigme pour elle-même, se serait « précipitée » dans la psychanalyse sur les pas de Freud. Éminemment subjectif, le portrait vient d'une femme qui, à son tour, soulève résolument les questions. Elle ne prétend pas les résoudre, mais reconnaît à l'écrivain, parmi d'autres dons éminents, celui de mentir avec talent. L'impatience du modèle, son ignorance de tout sentiment de culpabilité dessinent le portrait salubre d'un être absolument singulier[1].

On s'inquiètera, en revanche, des torsions que font subir à l'œuvre les biographes plus récents qui ne sont pas sans familiarité avec l'Allemagne. Dorian Astor fige la mémorialiste dans une posture nietzschéenne difficilement compatible avec les distances que la jeune femme avait marquées, quarante ans plus tôt, avec le philosophe dans l'ouvrage précurseur qu'elle lui avait consacré. Concevoir alors la mémoire, selon les termes de *La Généalogie de la morale*, comme une « faculté d'inhibition active » et soutenir que, dans le regard rétrospectif que Lou Andreas-Salomé jette sur sa vie, « l'inhibition inconsciente travaille encore de concert avec la censure consciente », c'est sacrifier au plaisir de la formule. L'autoportraitiste n'entend certes pas tout dire d'elle.

1. Françoise Giroud, *Lou. Histoire d'une femme libre*, Fayard, 2002 (rééd. Le Livre de poche, 2004).

Mais de là à soutenir qu'elle *invente* « la vie comme une énigme, comme un problème de la connaissance », il y a un abîme. L'adroit montage auquel procède Astor, en pliant à ses vues une formule du philosophe, ignore délibérément l'esprit d'un livre qui s'inscrit si bien dans une veine freudienne que son auteur avait pensé le confier aux Éditions psychanalytiques internationales où venait de paraître la *Lettre ouverte à Freud*. Inutile de brouiller les cartes. Les problèmes sont assez délicats pour qu'on évite les dispositions en porte-à-faux[1].

Avec Isabelle Mons, la plus récente biographe à ce jour, auteur d'une étude bien documentée, on observera que Lou, formée par Gillot au rationalisme que Freud devait ancrer plus avant en elle, est restée inébranlable dans le refus du nazisme. Il peut sembler toutefois quelque peu réducteur de limiter son combat aux enrichissements conceptuels que la psychanalyse apporterait à la vie, sans souligner le long investissement (un quart de siècle) de Lou Andreas-Salomé dans la pratique de l'analyse et les progrès de son élaboration théorique[2].

Poursuivant, tant que les forces lui suffisent, la conduite des cures qu'elle peut encore mener, Lou Andreas-Salomé accompagne fidèlement le fondateur de l'analyse, dont elle discute à partir de 1914 les écrits à mesure qu'ils paraissent. Cette persévérance à ses côtés lui vaut le cadeau de la longue lettre par laquelle Freud la tient au courant de l'élaboration de sa dernière œuvre, personnellement la plus risquée, *L'Homme Moïse et la*

1. Dorian Astor, *Lou Andreas-Salomé*, Gallimard, « Folio-Biographies », 2008.

2. Isabelle Mons, *Lou Andreas-Salomé*, Perrin, 2012. L'auteur reprend des éléments de ce portrait dans la plus vaste galerie de figures qu'elle signe : *Les Femmes de l'âme. Les pionnières de la psychanalyse*, Payot, 2015.

Religion monothéiste[1]. Le jaillissement d'une discipline en pleine formation s'accorde à l'expérience poétique et humaine d'une femme rompue à la recherche et qui n'a pas froid aux yeux. Une libre allégeance fonde sa fidélité à Freud[2]. Puisqu'elle lui aura fait déjouer les pièges des miroirs contre lesquels ses écrits mettent en garde, on est en droit d'attendre le portrait véridique qu'autorisent enfin la mise au jour des sources documentaires et la résurrection d'une époque.

L'ouvrage qu'on va lire, et dont une première version avait été publiée chez le même éditeur en 2000, présente dans la nouveauté de sources récemment accessibles une femme multiple et contradictoire, ferme cependant dans ses orientations. Le lecteur décidera si sa vérité qu'elle choisit ne parle pas plus fort que les feux de la légende qui s'est très tôt emparée d'elle.

Les sources rendues à leur jaillissement

Dorothee Pfeiffer, propriétaire (depuis la mort de son père en 1986) du plus vaste fonds d'archives consacré à Lou Andreas-Salomé et détentrice des droits sur l'ensemble de ses écrits, m'avait généreusement ouvert ses dossiers et autorisé à les exploiter librement. Cette permission, bientôt étendue à l'ensemble des documents que je viendrais à rencontrer à travers le monde, ouvrait la voie à la recherche. De longues années d'enquête m'ont permis de retrouver une série de textes et de manuscrits

1. Voir *infra*, chap. 18. La place du *Moïse* dans les écrits de Freud est soulignée par Henriette Michaud, *Freud éditeur. Les Almanachs de la psychanalyse (1925-1938),* CampagnePremière, 2015, p. 155-160.

2. Marie Moscovici, « Lou Andreas-Salomé : la liberté d'une allégeance », préface à Lou Andreas-Salomé, *Lettre ouverte à Freud*, trad. Dominique Miermont et Anne Lagny (1983), rééd. « Points Essais », 1994, p. 7-22.

jusqu'alors négligés. Des faits, des noms pouvaient être rétablis, sans blesser désormais la mémoire d'aucune des nombreuses figures qui, de près ou de loin, croisèrent la route de l'une des exploratrices les plus résolues de notre modernité. Forte de ce soutien confirmé, la présente nouvelle édition précise plus avant le portrait de Lou. La rédaction du chapitre 4 est largement neuve pour donner à Hendrik Gillot, le premier amour de Lou à l'adolescence, la fermeté de traits qui convient au pasteur et à l'homme public. J'y reprends les éléments d'une contribution que j'avais signée dans la *Nouvelle Revue française* (Gallimard, juin 2002). Elle se fondait sur les recherches documentaires menées pour moi par deux amis hollandais, archivistes expérimentés, Inge de Wilde et Tristan Haan. De son côté, le dernier chapitre a été amplement remodelé à la lumière des révélations qu'apporte l'étude des manuscrits des Mémoires. Ce travail, qui n'avait encore jamais été entrepris, dégage la vraie nature d'un texte majeur que l'on ne connaissait encore que dans la version assez largement altérée publiée par l'éditeur posthume. Soixante ans après sa publication, sous un titre qui différait de celui qu'avait choisi l'écrivain, il était temps de lever les ambiguïtés. Une véritable édition critique des Mémoires s'impose. Mais déjà, libérée d'oripeaux qui lui étaient étrangers, Lou s'expose ici à une authentique discussion[1].

L'ouvrage s'insère dans le paysage nouveau que dessine la publication d'une série de correspondances intégrales entre Freud, les membres de sa famille et ses principaux disciples. Quelques retouches ponctuelles y

1. Voir *infra*, chap. 18, et *Lebensrückblick*, éd. E. Pfeiffer, 5e éd. revue et corrigée, Francfort-sur-le-Main, Insel, 1985. L'édition sera désormais citée comme *Mémoires*. Pour les ouvrages dont les titres ont été abrégés en notes, se reporter à la « Liste des abréviations », p. 467-468.

pourvoient au fil du livre. Le lecteur français profite de l'élargissement des perspectives et du mouvement d'échanges dans la mesure où la publication en langue originale a vite été suivie de sa traduction française. L'édition de la correspondance avec Ferenczi et avec Jones s'est poursuivie au lendemain de la présente biographie avec deux ensembles d'abord qui nous intéressent directement : la correspondance entre Lou et Anna Freud et entre Anna et son père Sigmund Freud. L'arborescence freudienne s'est encore développée avec la publication des échanges avec Karl Abraham, Max Eitingon et Otto Rank[1]. Les lettres que je cite, dont la version originale m'avait été amicalement communiquée par les éditrices et éditeurs qui en préparaient la publication, se rattachent désormais à ce vaste tronc. L'indication de la date à laquelle elles ont été écrites suffira à les retrouver dans ce cadre nouveau.

Le désir de ne pas alourdir le livre a fait écarter la liste des sources et la bibliographie imprimées en fin de volume dans l'édition première. Elle se plaçait dans une

1. Sigmund Freud – Sándor Ferenczi, *Correspondance*, trad. Judith Dupont, Bernard This *et al.*, Calmann-Lévy, 1992-2000, 3 vol. ; Sigmund Freud – Ernest Jones, *Correspondance*, éd. R. Andrews Paskauskas, trad. Ricardo Steiner et Pierre-Emmanuel Dauzat, PUF, 1998 ; Anna Freud – Lou Andreas-Salomé, *À l'ombre du père. Correspondance 1919-1937*, éd. Daria A. Rothe et Inge Weber, transcription Dorothee Pfeiffer, trad. et préface de Stéphane Michaud, Hachette Littératures, 2006 ; Sigmund Freud – Anna Freud, *Correspondance 1904-1938*, préface d'Élisabeth Roudinesco, éd. et postface de Ingeborg Meyer-Palmedo, trad. Olivier Mannoni, Fayard, 2012 ; Sigmund Freud – Karl Abraham, *Correspondance complète*, éd. Fernand Cambon, Gallimard, 2006 ; Sigmund Freud – Max Eitingon, *Correspondance, 1906-1939*, éd. Michael Schröter, trad. Olivier Mannoni, Hachette Littératures, 2009 ; Sigmund Freud – Otto Rank, *Correspondance 1907-1926*, présentation et annotation de Patrick Avrane, trad. Suzanne Achache-Wiznitzer, Brigitte Aubenas, Judith Dupont et Françoise Samson, CampagnePremière, 2015.

perspective allemande. Je me limite ici à offrir au lecteur une orientation sommaire parmi les publications françaises.

Longtemps confidentielle, l'œuvre de Lou Andreas-Salomé nous atteint progressivement dans sa multiplicité (romans et fictions, travaux analytiques et essais, journal et correspondance). L'actualisation éditoriale se fait attendre qui portera au niveau des autres publications et restaurera dans leur pleine authenticité, au-delà des Mémoires déjà mentionnés, les premières correspondances qui ont cinquante ans d'âge. Elle est un préalable à une étape à laquelle on ne peut que rêver à l'horizon (voudrait-on espérer) de quelque proche décennie : une large édition des œuvres. La présente biographie en dispose les bases en même temps qu'elle en dessine la cohérence.

Pour rester aussi près que possible des textes (imprimés ou inédits), ceux-ci, sauf exception dûment mentionnée, sont cités d'après l'original allemand sur lequel ils ont été vérifiés et dans une traduction qui m'appartient. Il importait de conserver les couleurs d'une voix, sans qu'elles se brisent en autant de réfractions diverses qu'il y a de traducteurs.

Unique et souvent déconcertante, cette voix a ses tons chauds et cruels, ses surprises toujours. La fermeté, la violence même s'allient chez l'épistolière à la tendresse, tandis que le rythme des longues phrases et leurs sinuosités déroutent chez l'essayiste. Mais les replis de l'expression abritent aussi des fulgurances d'images, des éclats de poésie. Mise au service d'autrui, l'intelligence de cette « *compreneuse* » (pour reprendre le mot de Freud) tire au clair l'écheveau de problèmes complexes, voire la vérité d'une personnalité qui se cherche. Rilke en fera sur lui-même l'expérience bénéfique et douloureuse. Déjà, la nouvelliste et la romancière s'était faite exploratrice de

terres ignorées. Elle ne pouvait rivaliser avec les grandes plumes de son temps, les Arthur Schnitzler, Thomas Mann ou Stefan Zweig – il lui manquait pour cela le bain depuis l'enfance dans une langue vivante, quand son allemand avait été d'abord une langue parlée à l'étranger, dans les cercles allemands de Saint-Pétersbourg. Elle s'était cependant penchée sur maints conflits de la vie psychique liés à l'adolescence et aux émois amoureux. Elle avait mis en scène, au carrefour de la vie individuelle et de la vie sociale, une valeur révolutionnaire pour l'époque : la liberté féminine. Avec raison, elle juge l'essor de ses fictions entravé par une trop forte dépendance par rapport aux événements de sa propre vie.

En revanche, la diariste et l'épistolière aime se dire et ne manque pas de lucidité sur elle-même. Il vaut la peine de la suivre dans ses balancements entre de longs mouvements d'adhésion à la vie de la nature, inspirée le cas échéant par la nostalgie de la plénitude originelle que l'enfant a connue dans le sein maternel, et la désignation sans fard des pièges que dresse un enchantement fictif du monde. Surtout, l'humour ne manque pas. Il est fréquent dans la correspondance, sans qu'il soit besoin de le chercher dans les pièces de théâtre, où la fantaisie s'ébroue à mettre en scène un Rilke gnome (*La Cape magique*) ou un diable embourbé dans une analité qui appelle délivrance (*Le Diable et sa grand-mère*). Une part de jeu se glisse jusque dans les pages les plus sérieuses, comme si c'était la pente la plus naturelle de l'écrivain, dès lors qu'est établie la confiance avec le ou la partenaire. Car Lou est éminemment attentive à son lecteur. Une discussion serrée de l'essai de Freud sur l'inconscient s'ouvre ainsi, dans une lettre au maître viennois datée du printemps de 1916, sur la remarque que chaque lecture nouvelle qu'elle fait à Göttingen des essais de Freud lui découvre des richesses inaperçues. Lou renoue avec la

spontanéité des enfants qui, le matin de Pâques, vont à la chasse aux œufs dans le jardin. Une fois leur panier plein, ils sont tout heureux de découvrir encore des œufs qu'ils n'avaient pas vus. Chaque lecture procure à Lou la joie de nouvelles découvertes[1].

On aimerait avoir gardé la même fraîcheur dans la préparation de cette nouvelle édition.

Paris, 31 octobre 2016

1. Lettre du 9 avril 1916, *in* Sigmund Freud – Lou Andreas-Salomé, *Briefwechsel* [= *Correspondance avec Freud*], éd. Ernst Pfeiffer, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1966, p. 44. Édition désormais abrégée en *Corr. Fr.*

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2017. N° 135049 (00000)
Imprimé en France